

Georges DUBY, *Dames du XII<sup>e</sup> siècle*, Paris, Gallimard (Folio. Histoire, 295), réédition de 2019

« Au commencement, Georges Duby ignorait les femmes », déclare Michelle Perrot, (« Georges Duby et l'imaginaire-écran de la féminité », *Clio, Histoire, Femmes et Sociétés*, 8, 1998, p. 13 [DOI : <https://doi.org/10.4000/cli0.312>]), un désintéret qui ne laissait

guère supposer qu'il deviendrait historien des femmes et leur consacrerait quasi entièrement son œuvre dernière. Durant la dernière période de sa vie, il a en effet largement interrogé la situation des dames au sein de la société féodale, une enquête qui, construite

et élaborée au cours de ses séminaires au Collège de France, culmine avec la publication du premier tome de son dernier ouvrage, *Dames du XI<sup>e</sup> siècle, Héloïse, Aliénor, Iseut et quelques autres* (Folio. Histoire, 1995), bientôt suivie par *Dames du XI<sup>e</sup> siècle, le souvenir des aïeules* (Folio. Histoire, 1995) et *Dames du XI<sup>e</sup> siècle, Ève et les prêtres* (Bibliothèque des histoires, 1996). Depuis lors, les rééditions se suivent, avec même la sortie d'un coffret des trois volumes à Noël 1996. En 2019, il devenait le premier historien contemporain à entrer à la Pléiade, honneur qu'ont partagé ses *Dames*, en bonne place dans la compilation *Œuvres*, éditée par Felipe Brandi. Dernier en date (Folio. Histoire, 2019), *Dames du XI<sup>e</sup> Siècle* (le triptyque en un volume) reproduit le texte des éditions originales tel qu'il a été établi pour la Pléiade.

« Une enquête hasardeuse, longue et pourtant incomplète », annonce l'a. au début de l'introduction, « l'historien s'avance péniblement sur un terrain difficile » (p. 11). Il s'y est aventuré sans grande illusion, décidé à tout mettre en œuvre pour éclairer les seules qui, dans cette société androcentrée, soient quelque peu mises en lumière parce qu'elles avaient épousé un seigneur. Ni les artistes ni les poètes ne l'aident à les appréhender de manière tangible, force lui a donc été de s'appuyer sur les quelques rares textes de l'époque, tout en sachant que c'est un ensemble d'images exemplaires : des ombres indécisées, des reflets, déformés à la fois par le caractère officiel du texte et par le genre de celui qui tenait la plume. La seule possibilité qui s'offrait à lui, dira au terme de sa quête celui « qui avait du goût pour elles » (p. 473) était de « reconstituer un système de valeurs » et d'y identifier « la place assignée aux dames par le pouvoir masculin » (p. 13). Lorsqu'on est soi-même de sexe masculin, décoder les écrits d'hommes relatifs à l'autre sexe est un défi de taille. Pour le relever, il a fallu réduire l'opacité des sources et percer les silences, sans adhérer aux aprioris qui entachaient les femmes. Procédant par étapes, il a entrepris de dégager les traits majeurs des figures les moins floues, Aliénor, Marie-Madeleine, Héloïse, etc., et a ensuite abordé la perception des dames dans l'imaginaire des chevaliers, et, enfin, les indices qui filtrent des jugements des directeurs de conscience. L'a. engage à suivre les cheminements de sa pensée en s'introduisant dans le récit. Loin du métier traditionnel de l'historien, il met en évidence sa dette envers sa subjectivité et ses émotions. Et afin de ne laisser aucun doute sur le caractère interprétatif de sa lecture, le maître d'œuvre multiplie l'emploi du pronom *je*, pour exposer les obstacles rencontrés, débusquer l'intention de ceux qui ont tenu la plume, ou encore quand il se pose « somme toute, en adversaire

de ces hommes qui ont prétendu autrefois réguler la place des femmes » (Danielle BOHLER, « “Je n'ai entrevu que des ombres flottantes, insaisissables...” Le travail de l'écriture », *Clio*, 8, 1998, p. 48, [DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.314>]).

C'est le fil rouge de l'ouvrage : les filles d'Ève sont des objets à la disposition des hommes, qui les contrôlent et utilisent comme instruments de politique matrimoniale ; ils doivent les dresser, voire emprisonner et même tuer. Dans la foulée de la glose augustinienne de la Genèse, on découvre néanmoins ce « qui fut le ferment en ce temps d'une promotion de la femme », loin des parures, des apparences de pouvoir, ou encore des « simagrées du jeu d'amour courtois » (p. 142). Tous les êtres humains comportent du masculin et du féminin ; partiellement mâle, la nature de la femme ne se réduit pas à l'animalité. Fragile, et éventuellement trompeuse, elle est aussi porteuse d'amour et peut même connaître une ascension spirituelle et un élan amoureux de l'âme. À la fin du XII<sup>e</sup>, certains contemporains comprennent qu'elle ne se contente plus d'être objet et ne veut plus rester passive dans les jeux d'amour. L'a. confesse d'ailleurs qu'après avoir longuement combattu l'hypothèse de la promotion de la femme à l'époque féodale, il a bien dû admettre que, dans le cas de *Cligès*, l'intrigue amoureuse est aux mains des femmes.

D'une plume particulièrement misogyne, il conteste que d'aucunes puissent être lettrées ou autrices. Il a si lourdement insisté sur les représentations masculines qu'il a étouffé les voix féminines et réduit son œuvre aux images que les clercs se faisaient des femmes. N'avoue-t-il en outre pas, au terme de son parcours, qu'il en connaît davantage sur les hommes, leurs contemporains ? D'aucuns ont aussi émis des réserves sur sa conception des femmes, impuissantes, réprimées et passives, et l'ont sommé de « revenir aux chartes et aux documents de la pratique pour mieux apprécier la présence réelle, l'activité propre et l'influence des femmes » (Christiane KLAPISCH-ZUBER, « Avant-propos », *Clio*, 8, 1998, p. 11 [DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.311>]). Une méfiance d'autant plus fondée que, comme l'évoque Amy Livingstone (« Pour une révision du “mâle” Moyen Âge de Georges Duby », *Clio*, 8, 1998, p. 141-142 [DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.318>]), si l'académicien a affirmé n'avoir trouvé que des chartes silencieuses sur les femmes, l'exploration des documents par d'autres chercheurs a permis de revoir l'insertion et le pouvoir de l'autre sexe.

La dernière partie scrute les écrits des représentants de l'Église entrés en dialogue avec des dames soucieuses de leur salut : des témoignages particulièrement

déformés tant ils avaient peur des femmes – des êtres qui présidaient à l'entrée et à la sortie de la vie. Manuel de conduite misogyne, le *Livre des manières* d'Étienne de Fougères fustige virulemment leurs vices en distillant des leçons de morale à travers force grivoiseries. De son côté, le très austère *Decretum* de Burchard de Worms établit un inventaire raisonné des péchés et pénitences. Les demandes relatives aux femmes énumèrent très crûment les péchés genrés sans s'embarrasser de périphrases. Le confesseur devra interroger directement ses ouailles, « Innovation capitale » (p. 334), constate l'a., dont on peut s'étonner qu'il n'ait pas autrement souligné cet autre aspect de la promotion des femmes. Les interprétations augustinienne des deux récits de la création ont reçu des commentaires fouillés destinés à expliquer la condition humaine ; ils ont aussi servi de point de départ aux débats de savants soucieux d'aider l'Église à gouverner la sexualité dans le cadre conjugal. C'est l'époque où est instauré le sacrement de mariage et le volet charnel de l'union est dorénavant acceptable, puisque c'est Dieu qui a institué celle-ci au paradis. L'éloge de la virginité, ou du moins de la chasteté, est au cœur de nombre de ces mini-sermons. On s'efforce de déguster les nonnes du mariage, et, vers la fin du s., on les invite à des élans passionnés dans les bras du Christ. Quant aux dames, il leur reste à se partager entre l'époux divin et l'époux charnel, auquel il semble qu'elles peuvent payer la dette tout en restant de marbre. D'autres lettres et sermons s'adressent à de larges audiences, des vierges et des veuves, mais aussi des épouses à travers des règles de conduite sexuelle destinées aux conjoints. Si ceux-ci sont égaux quant à la chair, le mari doit dominer et lui seul a le droit de battre sa compagne. Une double morale sexuelle est de mise, l'adultère étant, par ex., beaucoup grave s'il est commis par l'épouse.

« Le souvenir des aïeules » analyse les indices découverts dans des écrits composés en l'honneur des défunt.e.s de l'aristocratie, des ascendants qui font encore partie de la maison et qu'il faut se concilier. Les bons défunts veillent sur la famille et fonctionnent selon la règle du *do ut des*, mais d'autres peuvent revenir pour se venger d'être négligés par leur descendance. Pour gagner leurs faveurs, il fallait rappeler les gloires ancestrales et assurer les commémorations, tâches dévolues aux femmes puis aux maisons religieuses. Par la suite, les chefs de famille s'entourèrent d'écrivains chargés d'exalter la noblesse de la famille. La littérature lignagère s'intéressait à l'ascendance masculine, mais des aïeules y figurent aussi pour le rôle qu'elles ont joué dans le destin de la lignée. Peuplée de mâles auteurs aux sanglants exploits et

de quelques rares femmes, beaucoup remontent à des aïeules fondatrices, souvent propriétaires terriennes accouplées avec des vagabonds aux mémorables exploits.

Témoignage de premier ordre, le prêtre a compris le pouvoir des épouses : la liberté lors des absences de l'époux, parvenir à leurs fins en l'amadouant au sein de la sphère privée, ou, pour certaines veuves, agir en pleine maîtrise. Emporté par son imagination, notre historien brosse un noir tableau de l'existence de femmes, au milieu d'hommes violents et assoiffés de sang. Leur vécu authentique étant inaccessible, il s'est cantonné à l'image transmise par les auteurs des écrits, dont il décode au mieux les inévitables déformations des textes. Comme l'expose très justement Jean-Claude Schmitt (*Le corps, les rites, les rêves, le temps. Essais d'anthropologie médiévale*, Paris, Gallimard, 2001, p. 15 et 17), alors qu'il ne pourrait être soupçonné d'adhérer à l'histoire positiviste, Marc Bloch considère que c'est notamment en s'interrogeant sur le caractère relatif et le point de vue du témoignage que l'historien parviendra à trouver la meilleure adéquation possible entre son raisonnement et les réalités du passé. Toujours selon lui, le discours historique serait autoréférentiel, et l'historien n'accède à l'objet qu'à travers une chaîne de médiations. Notre a. reproche aux historiens positivistes le mépris dont ils accablent la *Chronique des premiers ducs de Normandie* de Dudon : « Je tiens cet ouvrage pour un document de toute première valeur. Moi aussi je suis positiviste. À ma façon. Pour moi, le positif n'est pas dans la réalité des "petits faits vrais" : je sais bien que je ne la saisirai jamais. Le positif est cet objet concret, ce texte qui conserve un écho, un reflet, de paroles, de gestes irrémédiablement perdus. Pour moi ce qui compte, c'est le témoin, l'image qu'un homme de grande intelligence a proposée du passé [...]. Ainsi, Dudon [...] n'en dit peut-être pas l'exacte vérité. J'en suis conscient. Et pourtant je retiens précieusement les mots qu'il emploie. Ils révèlent comment on aimait à se représenter les aïeules » (p. 199). Ailleurs, il précise que ce sont précisément ces ajustements qui l'informent sur les attitudes mentales.

Sa passion pour l'écriture fait de notre médiéviste « une plume singulière parmi les historiens de son époque » constate D. Bohler (*ibid.*), et Jacques Le Goff parle même d'un homme qui éprouve la liberté et le bonheur de pensée et d'écriture d'un historien parvenu au sommet de son œuvre ; il précise aussi que « l'écrivain Duby l'emporte ici [dans *Guillaume le Maréchal*] sur l'historien » (« Georges Duby (1919-1996) », *Cahiers de civilisation médiévale*, 158, 1997, p. 207 et 205). Beauté formelle, style

narratif, jeu sur les champs métaphoriques, ainsi qu'absence de références et de notes de bas de page (une partie de ces « lacunes » – option d'emblée fortement critiquée – a été comblée à la fin du volume de la Pléiade). Rien ne doit venir entraver l'allure romancée de son récit. Tout a été mis en œuvre pour éviter de rompre le charme et la vigueur de la narration ou de rebuter un lectorat que l'a. souhaitait séduire au Moyen Âge. Ne pas recourir aux notes, c'était aussi, comme le formule J.-C. Schmitt (*op. cit.*, p. 16), indiquer qu'il refuse le discours d'autorité.

Le lecteur se trouve dès lors souvent réduit à croire l'a. sur parole. Dans le chap. consacré à Héloïse, par ex., il s'interroge sur comment l'historien parvient à discerner qui elle fut vraiment : la plus grande méfiance est en effet de mise, le texte pourrait être l'œuvre d'un faussaire, les lettres attribuées à Héloïse sont peut-être l'œuvre d'un homme, voire d'Abélard... Il déclare laconiquement ne pas entrer dans la controverse, car, selon lui, Héloïse n'est pas autrice, c'est indiscutable. Notre écrivain émaille son propos de *je*, ou précise « ce dont personnellement je doute » (p. 79), gages de sa conviction intime et subjective, sans guère étayer son credo, absence d'autant plus déplorable qu'un assez large lectorat s'intéresse actuellement à la question. Plusieurs critiques s'étonnent de la ténacité avec laquelle il est un des derniers à s'accrocher à la thèse d'un Abélard

auteur des lettres d'Héloïse, une hypothèse fermement réfutée dès 1992 par Barbara Newman (« Authority, Authenticity, and the Repression of Heloise », *JMRS* 22, 1992, p. 121-157), et Sharon Farmer ne craint pas d'évoquer un « brillant déboulonnage de ce qui restait de la thèse » (« La voix des femmes. Une réception américaine », *Clio*, 8, 1998, p. 155 [DOI : <https://doi.org/10.4000/clio.319>]).

Georges DUBY a éprouvé « le désir de passer de l'autre côté du miroir, de libérer la puissance d'imaginaire que le positivisme plus guindé des années 1960-1970 tenait encore en bride » (M. PERROT, *op. cit.*, p. 14-15). Même si des historiens ont dénoncé le danger de voir l'histoire des femmes quitter le domaine des faits et devenir une histoire de l'imaginaire plutôt que du vécu, il a ouvert la voie à une autre orientation de recherche et a assuré la légitimité de la thématique. Les femmes aussi ont fait le Moyen Âge, et il est « l'historien de notre temps qui aura le mieux conduit à restituer au Moyen Âge sa dimension féminine » (C. KLAPISCH-ZUBER, *op. cit.*, p. 12), dommage toutefois – mais le siècle dernier avait encore beaucoup à découvrir dans ce domaine – qu'il les ait confinées au silence.

Juliette DOR  
Transitions, Université de Liège